

Sur Bismarck

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1898)**

Heft 34

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248131>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Sur Bismarck

La presse allemande apporte quotidiennement du nouveau sur le défunt prince de Bismarck. La mine semble inépuisable. Recueillons quelques traits. Savez-vous pourquoi Bismarck n'a point voulu annexer après Sadowa quelques provinces autrichiennes ? Ce n'était point par générosité, mais par crainte... des catholiques. « Nous avons, aurait dit un jour M. de Bismarck à son compère Crispi, nous avons assez de catholiques comme ça, nous nous garderons bien d'en augmenter le nombre. »
Dommage que cette considération n'ait pas arrêté le feu chancelier en 1871 quand il s'est agi de l'annexion de l'Alsace - Lorraine. Il est vrai qu'il espérait protestantiser nos provinces et qu'il y a tâché de son mieux.

Au sujet des *Mémoires* de Bismarck, on lit dans une feuille libérale de Munich : « M. de Bismarck n'a commencé la rédaction de ses

Mémoires qu'après sa retraite. A cet effet il s'était rendu à Schoenhau-sen pour recueillir les matériaux dans ses archives. En voyant là le monceau de documents à compulsier, il en fut effrayé et laissa le tout sans y toucher. Puis il se mit à

dicter sans autre aide que ses souvenirs. C'est Lothar Bucher qui entreprit de sténographier à mesure, sauf à refondre ses notes, après rectification faite sur les documents authentiques ; il passa plusieurs hivers à Berlin dans ce but. Bucher aurait dit à des intimes que le monde serait étonné de voir le peu de nouveau qu'on apprendra par les *Mémoires*. Il y a tout de même des chances pour qu'il en soit autrement, s'il est vrai que les éditeurs ont payé le manuscrit un million de marks. Sinon, il n'y trouveraient pas leur compte.

A propos de millions, il paraît que la fortune de M. de Bismarck se monte à trente millions de marks. C'est la *Neue freie Presse* de Vienne qui l'affirme d'après des renseignements sûrs qu'elle aurait eus de Berlin. On sait

que Bismarck poussait l'économie jusqu'à des limites peu ordinaires et que son ami le juif Bieichœder lui rendait le service de faire fructifier ses valeurs. Mais cela n'explique pas suffisamment comment le pauvre *Juncker* a pu acquérir sa colossale fortune. En tout cas si M. de Bismarck a bien géré les affaires de la Prusse, on voit qu'il n'a pas oublié les siennes. Le métier de fondateur d'empire n'est pas seulement glorieux, il est encore lucratif.

Enfin notons l'oraison funèbre prononcée par un pasteur protestant devant le défunt chancelier. M. de

Bismarck croyait peut-être en Dieu, puisqu'il a prononcé un jour la parole connue : « Nous Allemands, nous craignons Dieu et n'avons point d'autre crainte. » Mais nous ne sachions pas qu'il ait pratiqué la religion où il était né. Plus d'une fois de timides plaintes s'étaient élevées dans le monde des pasteurs sur l'indifférence religieuse de « certains grands », sur le mauvais exemple venu « de haut ». Et chacun savait ce que parler voulait dire. Cela n'a pas empêché le pasteur Westphal — tel est son nom — d'exalter le « grand chrétien », le « parfait

modèle du protestant allemand », l'homme « choisi par Dieu pour sauver son peuple », l'homme « dont Dieu a visiblement béni toutes les entreprises ». Bien entendu, c'est à coup de textes bibliques que M. de Bismarck a été envoyé tout droit au ciel, auprès de Guillaume « le Grand », « dans le lieu du repos, de la gloire, de la récompense ».

N'insistons pas. Les pasteurs dits évangéliques ont une singulière idée du mérite humain et de la justice divine. On ne peut pas exiger d'eux qu'ils tiennent en face de la mort le langage d'un Bossuet et d'un Massillon, mais ils devraient d'abord s'abstenir de canoniser un Bismarck.



Le prince de Bismarck

Une petite histoire...

La scène se passe il y a vingt et quelques années. Un ministre d'une nouvelle religion, dite nationale, monte en chaire et entreprend une longue diatribe contre les prêtres d'une

religion, qui d'après lui, ne savent point se prêter aux progrès des lumières... Sa prédication achevée, la foule, composée d'une trentaine de personnes se retira. Un homme qui avait écouté le sermon avec une impatience visible, s'approcha tout à coup du prédicant qui venait de quitter son église, et, lui barrant le passage :

« Minute, Monsieur, dit-il, en portant la main à sa tête-nue, comme s'il eût voulu saluer ; je voudrais savoir si j'ai l'honneur de parler au fondateur de l'Eglise nationale ?

— A lui-même, mon ami, dit le ministre.

— Alors, reprit l'ouvrier, qui s'était évidemment rafraîchi assez de fois pour se trouver légèrement échauffé, vous êtes bien Monsieur Coulant, le véritable Monsieur Coulant ?

— Précisément.

— « Eh bien ! vous êtes mon homme, s'écria-t-il, c'est vous que je cherche ! Depuis ce matin je suis entré chez tous les marchands de vin du quartier pour savoir l'adresse de l'Eglise nationale : ni vu ni connu ! Il paraît que votre religion est ici en chambre garnie ! »

Monsieur Coulant voulut s'excuser.

« Y a pas de mal, reprit l'ouvrier, moi aussi je suis en chambre garnie ! Mais à la guerre comme à la guerre. »

— Vous avez quelque question à m'adresser, demanda le ministre.

J'en ai vingt, des questions, répliqua l'ouvrier, vu qu'on m'a dit que vous étiez un bon enfant ; et moi j'aime les bons enfants.

— Enfin — En douceur donc ! Pour en venir à la fin il faut prendre au commencement. Pour lors, Monsieur le curé, vous saurez que je m'appelle Narcisse Soiffard, un nom qui en vaut un autre, et que j'ai une fille de douze ans qui aide sa mère à cavaler les matelas. Y a pas de péché à ça, qu'il me semble.

— Au contraire, le travail est un devoir.

— C'est ce que je répète toujours à ma fille et à sa mère.

Le travail, que je leur dis, c'est un devoir pour la femme... Mais voyez-vous, la maman a des croyances ; elle veut que sa fille fasse sa 1^{re} communion... Si bien donc que je suis allé trouver le curé de notre paroisse et que je lui ai dit la chose.

— Et il vous a répondu ?...

— Ah ! voilà le curieux !... Il m'a répondu que pour communier il fallait savoir ce que l'on faisait.

— C'est-à-dire assister au catéchisme ?

— Juste ! assister au catéchisme, à l'heure où elle travaille avec sa mère ! « Mais mon curé, que je lui ai dit, vous voulez donc nous faire mourir de soif ? Si la petite est obligée d'aller chez vous, l'ouvrage restera forcément en arrière.

— Il faut qu'elle apprenne sa religion, qu'il me répond.

— Je veux bien, pourvu que ce soit en cavolant des matelas » que je lui redis... Il me semble que c'était clair comme bonjour ! Eh bien, il n'a pas compris ! »

Monsieur Coulant haussa les épaules.

« Cela devait être, dit-il : le clergé n'entend rien aux besoins du peuple. Amenez-moi votre fille et je la ferai communier.

— Sans l'instruire ?

— A quoi bon ? Ce n'est point la science qui est agréable à Dieu. L'Eglise nationale ne demande que de la bonne volonté. »

Soiffard frappa ses mains l'une contre l'autre. « Voilà la religion de mon choix ! s'écria-t-il. Rien que de la bonne volonté ! ça ne ruine et n'ennuie pas... Vous pouvez m'inscrire dans votre paroisse, Monsieur Coulant ; je veux que ça soit vous qui enterriez ma femme quand elle mourra.

— « Vous aurez soin seulement, reprit le ministre, de donner à votre fille son extrait de baptême. »

L'ouvrier regarda le ministre et tordit sa casquette qu'il tenait à deux mains :

« Ah ! oui... son... extrait de baptême... répéta-t-il plus lentement ; il vous faut ça pour la communion ?

— Sans doute.